



Le chef-d'œuvre de fin de carrière de Satyajit Ray ressort en salle

« La Maison et le Monde », tourné en 1983, fait le récit de l'émancipation personnelle et politique d'une femme dans l'Inde coloniale

CINÉMA

La Maison et le Monde n'est pas un titre comme les autres, et si la plupart des films de Satyajit Ray (1921-1992) auraient pu le porter, c'est bien que se dessine là une sorte de programme. En effet, le plus grand cinéaste indien bengali a souvent fondé ses films sur cette tension liminaire entre l'intérieur et l'extérieur, le foyer siège des traditions et la société emportée par l'élan du siècle, notamment par le biais d'héroïnes en voie d'émancipation, que ce soit dans *La Grande Ville* (1963) ou *Charulata* (1964).

Adapté du roman éponyme, publié en 1916, de Rabindranath Tagore (1861-1941), figure de proue de la culture bengalie, ami de la famille de Ray qui a plus d'une fois porté ses œuvres littéraires à l'écran, *La Maison et le Monde* fut un projet de longue date du cinéaste, porté et reporté pendant près de trente ans, alors qu'il avait d'abord envisagé d'en faire son premier film. Il l'a finalement tourné en fin de carrière, en 1983, moins de dix ans avant sa mort, chef-d'œuvre de la maturité qui résonnait vivement, dans l'Inde du début des années 1980, avec une montée des tensions sociales et communautaires – Indira Gandhi était assassinée en octobre 1984.

Le récit se déroule au début du XX^e siècle, durant la période coloniale, au moment de la partition du Bengale par l'administrateur britannique, qui eut des conséquences dramatiques sur la population, en dressant hindous et musulmans les uns contre les autres, et ce durablement. Bimala (Swatilekha Chatterjee) est mariée au noble Nikhil (Victor Banerjee), un propriétaire terrien (*zamin-dar*) de Sukhsayar, zone agraire du Bengale à dominante musulmane, élevé à l'occidentale, de tempérament libéral et qui pratique le commerce avec les Anglais. Nikhil a l'ambition de rendre son

épouse indépendante : il la confie aux soins d'une gouvernante anglaise, et l'invite même à s'aventurer hors des quartiers du palais réservés aux femmes – c'est-à-dire à ne plus respecter la *purdah* qui leur interdit l'espace public.

Le mari insiste même pour qu'elle fasse la rencontre de son ami d'enfance Sandip (Soumitra Chatterjee). Sandip est un tribun du mouvement nationaliste Swadeshi, qui prône le boycott des importations anglaises au profit des productions locales. Séduite par le charisme de ce beau parleur, Bimala embrasse sa cause, face à un Nikhil plus lymphatique qui manifeste un défaut d'engagement politique. Sans voir les méthodes quasi terroristes du démagogue (par exemple : cibler les marchands musulmans les plus pauvres) qui poussent le pays au bord de la guerre civile.

La Maison et le Monde se présente ainsi comme un quasi-huis clos entre les murs du palais où les échos de l'agitation politique extérieure ne font que sourdre – et l'extérieur de devenir une dimension du monde intérieur. Tout se passe entre les trois personnages. S'y ajoute la belle-sœur de Nikhil (Gopa Aich), sorte de cassandra qui porte le veuvage et fait entendre les réprobations de la tradition, face aux libertés de Bimala.

Trame amoureuse

La beauté du film réside dans la superposition des deux trames, amoureuse et politique, qui se soutiennent mutuellement, s'interpénètrent jusqu'au vertige. La démarche de Nikhil fonctionne ainsi sur les deux plans : l'émancipation de Bimala recouvre un enjeu politique, mais aussi amoureux, car c'est aussi la liberté en elle qu'il désire, quitte à la pousser dans les bras d'un autre.

De même, l'éveil politique de Bimala, son adhésion à la cause du mouvement Swadeshi, ne va pas

sans se confondre avec un attrait libidinal pour son leader. Retenant la leçon de son maître Jean Renoir (qu'il avait assisté sur le tournage du *Fleuve*, en 1951), Ray ne charge aucun personnage, chacun ayant ses raisons, mais laisse croître les racines de la tragédie dans ce terreau fertile d'enjeux entremêlés. Nikhil rejoint la cohorte des héros « rayiens » : ces hommes mélancoliques, forts d'être faibles, qui savent lâcher prise, passer leur tour, abandonner leur intérêt en propre à la course du monde.

Le décor joue ici un rôle majeur. Ce grand palais dont on ne sort presque pas, Ray le filme à toute heure du jour et de la nuit, tantôt dans une clarté tamisée par les tentures, tantôt dévoré par les ombres, ou plongé dans les luminosités mordorées du crépuscule. Panneaux translucides et vitraux créent des cages de reflets colorés : ainsi en va-t-il de cette véranda que Bimala traverse comme une passerelle entre deux mondes (celui des femmes et celui des hommes), lors d'un plan magnifique où la caméra accompagne son trajet d'un coulisement au ralenti.

Souvent, les personnages, dans leurs retrouvailles et affrontements, sont pris aux reflets des miroirs qui parsèment les pièces, comme une épreuve qui interroge leur sincérité. Quand la vérité s'impose, et doit enfin être prononcée, la couleur verte se répand dans la pièce et transfigure les silhouettes.

La Maison et le Monde ne délivre pas de leçon politique, mais existentielle et esthétique : la liberté vaudra toujours infiniment plus que l'usage erroné qu'on en fait. ■

MATHIEU MACHERET

Film indien de Satyajit Ray (1984). Avec Swatilekha Chatterjee, Victor Banerjee, Soumitra Chatterjee, Gopa Aich, Indrapramit Roy, Jennifer Kendal (2 h 18).

